

DE
L'USAGE PRATIQUE

DE LA
LANGUE GRECQUE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
77, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

—
1864



DE

L'USAGE PRATIQUE

DE LA LANGUE GRECQUE.

Après la chute de Constantinople, les Grecs réfugiés rendirent à l'Occident un immense service; ils lui transmirent la langue, la littérature, la science helléniques, que, jusqu'alors, il n'avait que très-imparfaitement possédées. Sans doute le monde moderne a eu trois grands éducateurs, Israël, la Grèce et Rome; au moyen âge cependant, l'initiation n'est guère venue directement que de Rome. Ce fut la chute de Constantinople qui, au milieu du quinzième siècle, mit l'Occident en rapport immédiat avec le génie grec, de même qu'un peu plus tard, l'expulsion des Israélites d'Espagne et de Portugal, combinée avec la réforme de Luther, et la

*

vulgarisation de la Bible, fit pénétrer jusque dans les masses la tradition hébraïque. De là le grand mouvement de la Renaissance. « Puisque, dans notre siècle, on commence à restituer toutes choses, » dit Luther, « comme si c'était déjà le jour de la restauration universelle, il m'est venu à l'esprit d'essayer si l'on ne pourrait pas restituer aussi Moïse, et rappeler les ruisseaux vers leur source (1). »

Ce ne fut là cependant qu'une renaissance en quelque sorte *spirituelle* des trois grands peuples méditerranéens ; aujourd'hui cette renaissance se complète et s'achève par une véritable résurrection nationale et matérielle de ces mêmes peuples.

Les Israélites, presque partout émancipés depuis la Révolution française, se sont établis dans toute l'Europe, en s'associant à tous les progrès de la civilisation moderne. D'un autre côté, la Grèce et l'Italie ont été affranchies, et partiellement au moins reconstituées ; elles ont repris leur place au milieu de la famille des peuples. Ce que pourront être les conséquences de cette restauration commencée d'Israël et de l'Italie, nous n'avons pas à le rechercher ici. Mais nous voudrions indiquer ce que peuvent et doivent être, au moins sous quelques rapports, les conséquences de la restauration de la Grèce.

Cette restauration a déjà rendu à la race grecque

(1) Lettre à Georges de Polenz, évêque de Samland, pour lui dédier la traduction du Deutéronome.

son ancien et véritable centre. Elle a en même temps porté ses colonies sur les points commerciaux les plus considérables de l'Europe et de l'Asie; elle a ouvert aux investigations de la science le théâtre de l'ancienne civilisation hellénique; elle a rendu aux Grecs une part déjà importante dans les affaires de l'Europe. Mais ce qui est d'un intérêt bien plus grand encore, d'un intérêt non plus seulement national, mais universel, cette restauration a doté notre monde d'un instrument de civilisation devenu aujourd'hui indispensable. Elle a mis à notre disposition une langue ayant tous les caractères, remplissant toutes les conditions d'une langue universelle.

Que tous les peuples marchent aujourd'hui à une commune organisation, à une société universelle, c'est ce dont il n'est plus possible de douter. La religion, la politique, la philosophie, les arts, les sciences, l'industrie, le commerce, conduisent également à cette conclusion. Mais si tel est l'avenir, l'avenir prochain peut-être de l'humanité, la conséquence première de ce grand événement doit être l'établissement d'une langue commune, qui, tout en laissant subsister les idiomes nationaux, signe et gage de l'individualité des peuples, soit cependant le *medium* des relations internationales entre les peuples et entre les individus; qui en même temps aussi serve à l'expression de ces vérités suprêmes, qui sont à la fois et le principe, et le lien commun

des sociétés, et à ce titre doivent partout revêtir une forme identique et universelle.

Or il est une langue qui, depuis le seizième siècle, est devenue un élément nécessaire de l'éducation de tout homme lettré; une langue qui, par ses origines, touche aux origines mêmes de la civilisation, de même que par ses dernières créations elle en représente les plus récents progrès; qui dans l'intervalle est intervenue à toutes les phases de l'histoire, et y a dignement rempli sa mission; qui non-seulement n'est restée étrangère à aucune des grandes manifestations de l'esprit humain, dans la religion, dans la politique, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, mais en a été le premier instrument, et en quelque sorte la *matrice*; qui a été la langue d'Homère et d'Hésiode, d'Hérodote et de Thucydide, de Platon et d'Aristote, d'Hippocrate et de Théophraste, d'Euclide et d'Archimède; qui a été la langue de l'Évangile, de saint Paul, des Pères de l'Église, et en même temps celle de Lucien et de l'empereur Julien; qui a défrayé la littérature, la théologie, la jurisprudence byzantines; qui, dans ce travail de près de trente siècles, n'a rien perdu de sa vitalité primitive, a conservé son vocabulaire complet, et a gardé sa puissance plastique aussi parfaite qu'au premier jour; langue logique à la fois et euphonique entre toutes (1); qui, mo-

(1) Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui.

mentanément altérée dans une servitude de près de quatre cents ans, une fois la liberté reparue, a essuyé sa rouille, s'est refaite, réparée, repolie, et, quelles que soient les améliorations dont elle puisse encore avoir besoin, s'est mise en quelques jours en état de remplir la tâche nouvelle qui lui était assignée, et a suffi à la régénération de la Grèce moderne, maintenant admise au concert de la civilisation européenne.

Certes, nous ne prétendons pas que ce travail de réparation soit aujourd'hui terminé; et les efforts incessants des Hellènes pour introduire dans leur langue de nouveaux perfectionnements prouvent que telle n'est pas non plus leur pensée. Mais en même temps il faut bien reconnaître que, dans les changements qu'a subis la langue grecque depuis l'antiquité, tout n'est pas à regretter. A bien des égards, au contraire, la langue s'est modifiée dans le sens du progrès logique, accompli par toutes les langues modernes, et ces modifications, loin qu'on puisse songer à les effacer, doivent être soigneusement maintenues. D'autres innovations ont, il est vrai, un caractère moins heureux, et si jusqu'ici elles ont résisté aux tentatives de réforme si vigoureusement poursuivies par les Grecs eux-mêmes depuis le commencement de ce siècle, il y a tout lieu de croire cependant qu'elles finiront par être rectifiées. On peut s'en fier, sous ce rapport, à cet amour du perfectionnement si vif chez les Grecs, et qui pren-

drait encore une énergie nouvelle le jour où il serait entendu que la langue nationale est appelée à la destination de langue universelle. Dans ce cas, d'ailleurs, le concours des hellénistes étrangers et hellènes deviendrait tout naturel, et on devrait attendre de cette association les plus heureux résultats. Rappelons-nous d'ailleurs que le grec ancien est enseigné comme langue nationale dans toutes les écoles helléniques, et, avec un pareil élément d'amélioration, nul progrès n'est impossible. On sait la transformation profonde qui, au seizième et au dix-septième siècle, s'est opérée dans la langue française, sous l'influence des langues classiques, et sous la direction des grands écrivains et des studieux grammairiens de cette époque. Cet exemple est de nature à nous faire comprendre quel pourrait être, à l'égard du grec moderne, le succès de réformes infiniment plus simples et plus faciles, si elles étaient convenablement dirigées et toujours maintenues dans de justes limites.

Il y a d'ailleurs un point spécial et du plus grand intérêt pour lequel l'introduction du grec, comme langue internationale universelle, aurait une importance toute particulière; nous voulons parler de l'établissement, dans nos sociétés modernes, d'un système vraiment rationnel d'instruction publique. Sous le régime actuel, le nombre des langues que l'on est conduit à enseigner, en vue des nécessités de la vie pratique, s'est déjà partout

considérablement accru et tend à s'accroître encore. De plus, il n'existe aucun lien entre cet enseignement pratique et l'enseignement classique, religieux, moral, littéraire, fondé sur l'étude des littératures hébraïque, grecque et romaine, enseignement qui, sous les auspices du Christianisme, a été et doit continuer à être la base de notre civilisation.

Eh bien, avec l'adoption du grec comme langue internationale universelle, tous ces inconvénients disparaissent. En dehors de la langue nationale, l'enseignement linguistique pratique peut partout se réduire à une seule langue, et cette langue est elle-même la clef de tout l'enseignement classique. Elle a autrefois présidé au développement de la littérature latine. Racine, Goethe, André Chénier, sont là pour nous dire ce qu'a pu lui demander la poésie moderne. Le dirai-je enfin? comme langue évangélique, elle me paraît avoir fourni à l'humanité le type le plus parfait d'une langue vulgaire, type dont tous les idiomes modernes se sont logiquement rapprochés, en même temps que les sociétés elles-mêmes se rapprochaient moralement du type religieux chrétien.

Quant aux difficultés que pourrait présenter la réalisation de cette pensée, elles seraient à coup sûr bien moindres que celles qui ont pu s'opposer autrefois à l'introduction du latin comme langue universelle en Occident, et du grec lui-même en

Orient. N'oublions pas qu'à titre de langue classique, le grec est déjà universellement adopté, et que par suite tout est de longue main partout préparé pour son enseignement et sa propagation. Il s'agit seulement de développer ce qui existe et d'entrer résolument dans une direction pratique.

Sous ce rapport, la première mesure à adopter serait l'introduction du grec moderne dans l'enseignement scolaire, comme premier degré de l'enseignement de la langue grecque. La lecture d'ouvrages relatifs à des sujets qui leur sont familiers, donnerait aux élèves une grande facilité pour s'appropriier le vocabulaire et les formes grammaticales les plus simples conservées dans la langue moderne. La possession de ce vocabulaire et de cette grammaire, l'adoption de la prononciation nationale qui, sauf en un très-petit nombre de points, est incontestablement demeurée la prononciation ancienne, mettrait en peu d'années aux mains de la génération nouvelle, dans tous les pays civilisés, l'incalculable trésor que nous avons indiqué, une langue générale appropriée à tous les besoins de l'activité et de la pensée humaines.

Il s'agit donc ici de décider si l'œuvre de l'éducation classique moderne, entreprise au temps de la Renaissance, dernièrement développée en France par la fondation de l'école d'Athènes, restera imparfaite, ou si elle se complétera en aboutissant au plus grand résultat pratique qu'il soit possible de

concevoir. Il s'agit de décider si ces pensées d'organisation universelle, qui sont le trait caractéristique de notre époque, et dont dernièrement encore l'empereur Napoléon III proclamait la légitimité et l'opportunité, ne peuvent recevoir, même en dehors de la diplomatie, une première réalisation, qui ne manquerait pas d'en assurer le succès définitif.

Nous croyons le moment venu d'entretenir le public de ces questions ; car la société humaine tout entière est aujourd'hui engagée dans une crise dont elle ne peut évidemment sortir que par un vaste et puissant effort d'organisation. Cependant, si nous avons été réduit à nos propres convictions, nous n'aurions pas pris la parole ; nous n'aurions pas cru que nous y fussions suffisamment autorisé. Mais nous avons eu la satisfaction de trouver ces mêmes convictions exprimées par un des publicistes les plus distingués de la Grèce. Dans un recueil périodique français, publié à Athènes, à la suite de la guerre de Crimée, pour la défense des intérêts grecs en Europe, M. Renieri, depuis ministre de Grèce à Constantinople, aujourd'hui l'un des sous-gouverneurs de la banque nationale hellénique, insérait, il y a déjà neuf ans, un article dans lequel se trouvaient exposées, relativement à l'avenir de la nation grecque et de la langue grecque, des idées tout à fait semblables à celles que nous venons d'énoncer. M. Renieri a bien voulu nous permettre de détacher de son article l'extrait

suivant, pour le joindre à notre travail. Heureux de cet accord, et fort de cet appui, nous n'hésitions plus à appeler l'attention du public sur les considérations développées dans les pages précédentes et dans l'article de M. Renieri.

Nous n'ignorons pas d'ailleurs quelles graves et nombreuses objections peuvent nous être opposées, et nous sommes à l'avance préparé aux critiques, aux doutes, à l'indifférence même avec lesquels notre pensée pourra être accueillie. Mais quelque soit l'arrêt définitif qui intervienne, nous croyons que notre tentative a du moins un mérite qui ne saurait lui être refusé, celui de soulever une question tout actuelle. Pour qui a compris notre temps, en effet, il est évident que la question d'une langue universelle, non plus que celle d'une métropole universelle, ne peuvent longtemps encore reposer dans le silence où elles sommeillent aujourd'hui.

M. Renieri a bien voulu traduire en grec moderne l'exposé précédent, ainsi que les fragments de son propre travail que nous y avons ajoutés. Cette traduction paraît en même temps que les textes eux-mêmes.

GUSTAVE D'EICHTHAL.